UNE GUERRE SANS FIN



JEAN-PIERRE PERRIN

RIVAGES/NOIR

Joan-Manuel est un jeune romancier fasciné par la guerre. Pris en otage par les djihadistes puis relâché dans le désert, hanté par le souvenir de sa détention, il décide de partir en Galice sur la piste d'un mystérieux poème de Garcia Lorca.
Alexandre est un diplomate dont la famille a été déportée par Alois Brunner, criminel de guerre nazi devenu conseiller du dictateur Hafez el-Assad. Dans l'espoir de combattre ses démons, il accepte une opération de renseignement dans une ville syrienne assiégée.
Daniel est un mercenaire spécialisé dans la sécurité militaire à Bagdad. Afin de retrouver la fille d'un ami disparue lors d'une mission humanitaire sur la frontière turque, il doit monter une expédition des plus périlleuses pilotée en sous-main par la CIA.

Roman de guerre, thriller d'espionnage, quête existentielle, le récit de ces destins croisés compose une aventure épique et inoubliable au cœur des ténèbres.

Jean-Pierre Perrin, longtemps grand reporter à *Libération*, est aujourd'hui journaliste indépendant et écrivain. On lui doit plusieurs récits de guerre et de voyage sur le Proche-Orient, l'Iran et l'Afghanistan, récompensés entre autres par le Grand prix des lectrices de Elle et le prix Joseph Kessel. *Une Guerre sans fin* marque son retour à la fiction.

JEAN-PIERRE PERRIN

UNE GUERRE SANS FIN

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Cette histoire s'inspire de faits réels.
Elle n'en demeure pas moins une œuvre de fiction.

Couverture : © Colin Anderson / Stocksy

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5227-2

« Le pire n'est pas qu'ils aient gagné la guerre mais qu'ils aient gagné l'Histoire. »

Carlos Sampelayo,
Los que no volvieron, 1975

« Qu'importe ma vie ! Je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. »

Georges Bernanos,
Les Grands Cimetières sous la lune, 1938

« La connaissance du passé ressemblerait plutôt à l'acte par lequel à l'homme au moment d'un danger soudain se présentera un souvenir qui le sauve. »

Walter Benjamin,
Sur le concept d'histoire, 1940

I

Joan-Manuel

Frontière turque, désert de Badiya as-Sham

Ce n'est pas le plus cruel des geôliers. C'est pourquoi nous lui avons trouvé un surnom plutôt gentil, presque charmant, le Ravi du Djihad. Il le doit à un petit sourire, pendu en permanence à ses lèvres minces comme un mégot éteint. Ce sourire d'idiot du village, qui tord sur la gauche son visage mollasson, ne gagne jamais les yeux où ne brille pas non plus cette étincelle de haine que l'on surprend souvent chez les autres. Apprendre à observer, discrètement pour ne pas provoquer leur colère, les attitudes des gardes-chiourmes, leurs tics et leurs manies, fait partie des règles de survie. Et, au bout de quelques semaines pour certains captifs, de plusieurs mois pour les autres, la peur se met à rire, à rigoler secrètement, à se marrer brièvement mais franchement. La peur ne s'efface pas pour autant mais elle ose se moquer de ceux qui l'ont érigée en règle de vie. Elle va même plus loin : elle se permet de les affubler de surnoms ridicules.

Les Français sont plutôt doués dans cet exercice. Toutes les *kunya* de nos gardiens, leurs surnoms de guerre, commençant par Abou, comme le veut la tradition, ils ont trouvé Abou Ricot pour désigner le plus imbécile, Abou d'Chandelle pour le plus pingre en nourriture, Abou d'Nerf, pour celui que tout exaspère. Ces railleries sont notre dernière défense, une manière de

cran d'arrêt dissimulé au fond de soi, un éclat qui jaillit le plus souvent quand le désespoir nous accule. Que l'on puisse ricaner de leurs travers, de leur sottise, de leur méchanceté, de leur physique évidemment, c'est ce que les geôliers supportent le moins. Eux aussi voient dans nos plaisanteries des armes blanches, aiguisées dans leur dos et le secret du cachot sur la pierre des épreuves. Ils en arrivent à nous soupçonner de nous foutre d'eux en permanence. Que leurs sévices suscitent des crises nerveuses de rigolade finit par les déstabiliser : ils ne savent plus s'ils doivent nous frapper davantage ou bien s'en abstenir. Et, en nous entendant nous esclaffer de l'autre côté de la porte, ils se précipitent parfois si vite pour nous en empêcher qu'ils en oublient de frapper à trois reprises, le signal qui nous oblige à nous aligner le long du mur en leur tournant le dos, ou d'enfiler leurs cagoules noires. C'est comme ça que nous avons pu voir à quoi ressemblait le Ravi du Djihad.

Les coups de crosse qu'il m'a donnés sont peut-être les derniers mais ne font pas moins mal. Il a visé l'endroit où mes côtes sont fêlées, deux ou trois sont peut-être cassées et flottent dans une fausse apesanteur qui fait un mal de chien. Plus un tout dernier, sur la face externe du genou droit, dans une tentative de fracturer les cartilages ou le ménisque. On dirait qu'il regrette de ne pas m'en avoir distribué assez durant tous ces mois et qu'il cherche à se rattraper. « Encore un petit pour la route », s'acharne-t-il.

Les coups, chaque tortionnaire a une manière de les donner et nous avons appris rapidement qui est droitier ou gaucher, qui a fait de la boxe, du karaté ou de la lutte.

Peut-être que ce sont aussi les derniers ordres. Et les dernières injures : « Yalla ! Espèce de porc, avance. C'est tout droit. La frontière n'est pas loin. Devant toi. De l'autre côté de la colline. Va-t'en ! Vite, fous le camp, retourne bouffer ton chorizo ! Yalla ! Yalla ! Sale porc d'Espingouin. »

Une voix intervient. Elle est sèche, le claquement d'un fouet, un vague accent de banlieue parisienne qui la rend encore plus âpre. Elle râpe la peau d'un frisson glacé. Lui, c'est le plus vicieux de nos gardiens. Il tape fort et sait faire mal – les Français l'ont surnommé Mehdi le Cogneur, Jon préfère l'appeler Big Fat Jihad à cause de sa carrure et de ses biceps. « C'est pas lui le porc. Tu sais bien que lui, c'est la poule, la poupoule. La cocotte. Allez, Cocotte, bouge ton petit cul ou on va te le tringler avec nos grosses *klachènes*. »

La kalachnikov, c'est leur baguette magique. Ils l'appellent *klachène* en hommage aux combattants palestiniens qui utilisaient ce mot du temps de la lutte armée contre Israël. Peu leur importe de n'avoir que de médiocres copies libyennes ou coréennes réservées aux larbins qui ne se battent pas en première ligne, elle leur offre plus que la puissance ou l'invincibilité. Elle est leur virilité, une érection grandiose et permanente. Et comme ils n'ont pas toujours droit aux captives, réservées en priorité aux guerriers du djihad, on dirait qu'ils assouvissent leur libido en nous frappant avec les crosses d'acier.

Peut-être que ce sont les tout derniers mots qu'ils m'adressent : « Attends, Cocotte. Attends, j'te dis. Prends ce téléphone. Tu t'en sers après la frontière, un kilomètre après que tu l'as passée. T'as compris ? Après la frontière, pas avant, t'entends 'spèce de grosse pute bâtarde ? Répète : après la frontière. Un numéro est enregistré. T'appuies là et tu dis ton nom. Rien que ça que t'as à faire. Ils viendront te chercher. Yalla ! Yalla ! Dépêche-toi, la Cocotte. »

Les premiers mètres sans eux me laissent désemparé. Je suis libre mais ils sont toujours là. Je commence à marcher sans m'en rendre compte.

Quelques mètres de plus. Je ne suis plus si sûr d'être libre ; ils ne sont plus là mais ils campent encore dans mon dos. Le doute rampe à travers mon corps. Ils peuvent brusquement tirer autour de moi pour m'effrayer, me flinguer d'une rafale

par-derrière ou simplement me blesser d'une seule balle et me laisser crever sous le soleil de feu. Ou me reprendre. Alors, la peur ne part pas, elle ne peut pas déguerpir comme un mal de dents après une piqûre dans la gencive. Elle est bien là, accrochée au corps, ou bien c'est le corps qui est accroché à elle, suspendu comme une dépouille à un croc de boucher. Elle pince les muscles, racle les nerfs, empoigne la poitrine, la compresse violemment comme si elle voulait la broyer. Elle triture les intestins où on la sent couler en une puante diarrhée le long des cuisses et des mollets. Elle ne sait plus rire cette fois, la peur. Elle bourdonne comme un drone dans la tête. Elle est cette sueur mauvaise qui imprègne la chemise, collant à la peau. Une autre peau sur la peau.

Le petit téléphone noir Samsung, que j'agrippe de toutes mes forces avec ma main droite, m'aide à me rassurer. Il est mon assurance sur la vie. Mehdi le Cogneur ne me l'aurait pas donné si son intention était de me tuer. Il n'y aura pas la claque brutale et sèche de la culasse, une double claque plutôt, un gauche-droite parfait qui casse le silence et que j'ai souvent entendu quand ils venaient nous voir en armant leurs klachènes pour nous effrayer.

Une vingtaine de mètres sans eux.

Je me surprends à boire le ciel bleu à la façon d'un homme mourant de soif qui chute dans une rivière. Je ne l'avais pas oublié pendant tous ces mois. Mais je ne me souvenais pas que sa couleur pouvait contenir tant de force. Bleu brûlant, tonitruant, l'incandescence d'une aridité océanique, le ciel de Tolède sans ses lourds nuages crémeux, qui sont des promesses d'ombre et d'humanité, annonciateurs de pluie et de salut. Pas de traînée non plus dans le ciel – la présence d'un avion eût été rassurante. Ni de pépiements d'oiseaux pour faire taire ce silence à la dureté de granite. Au loin, quand même, le vol d'une espèce de grosse mouette, qui n'en est sûrement pas une, fuyant en direction de la frontière.

Ce bleu sans faiblesse, qui pèse sur le monde, sur les épaules, sur chaque mètre gagné, sur le moindre de mes pas, porte néanmoins la couleur des grandes promesses. S'ils me tirent dans le dos, c'est lui que j'emporterais en m'effondrant, à la manière d'un porte-drapeau qui s'enroule dans le bel azur au seuil de la victoire. Ce ne serait pas le pire des terminus. La balle est foudroyante. Un millième de seconde. Elle me projette sur le sol. Pas le temps de la douleur. La bannière du ciel descend. Elle me recouvre. Des pelletées infinies de bleu. Le linceul idéal.

Mais je n'ai plus envie de mourir, en tout cas, pas ici. Je le sens dans l'allongement de mes foulées, dans cette énergie qui me revient et vainc la souffrance de la marche. Avant, les jours où l'ange ne venait plus me visiter et me dire : « Sois patient ! La porte finira par s'ouvrir, tu reviendras au monde et tu porteras des habits neufs », c'était ce qu'il m'arrivait de souhaiter pour mettre fin au supplice de leur présence, bien plus insupportable que la geôle, les coups, les privations et même la faim.

Cinquante mètres sans eux.

Cent mètres.

Je ne dois pas me retourner. Pas avant d'entendre le moteur de la Range-Rover se mettre en route. Pas avant de l'avoir écouté s'évanouir, absorbé lentement par le plateau, le vent et la poussière.

Je vais faire exactement ce qu'ils m'ont dit, suivre le sentier jusqu'à la colline, la gravir, franchir le muret de la frontière qui doit se trouver derrière, parcourir encore plusieurs centaines de mètres jusqu'à ce que je puisse capter le réseau turc et appeler le numéro inconnu. Je dirai simplement : « Je suis sorti. » Et je donnerai mon nom, le répéterai dix fois, cent fois s'il le faut pour qu'ils le saisissent bien. Mon nom, la seule chose qu'ils ne m'aient pas volée. Je ne vais plus m'appeler

Poupoule, la Poule ou la Cocotte. Je vais retrouver mon identité.

Au moins deux cents mètres que je marche sans eux, la main toujours crispée sur le téléphone. Mes muscles commencent à respirer. La peur, lentement, en prenant tout son temps, se retire pour aller retrouver son obscur et terrifiant royaume. Mais, quand le coup de tonnerre du moteur se fait brutalement entendre, amplifié par l'immense haut-parleur de la steppe, elle me surprend à nouveau. Et s'ils avaient changé d'avis, reçu des ordres contraires ? S'ils venaient me reprendre ? Toute fuite est inutile. Nulle part où se cacher. Pas besoin de courir. L'aurais-je voulu que mes genoux ne m'auraient pas suivi.

Le grondement se met à décroître très vite, devient bourdonnement. Ils ne reviennent pas. Ils sont repartis pour la ville des mille et une ténèbres. Ils regagnent l'Usine à otages. Ils vont retrouver ceux que je laisse derrière moi.

Trois cents mètres.

Peut-être davantage. Je continue d'avancer, toujours sans oser regarder derrière moi. La chaleur commence à peser sur ma nuque et mes épaules.

J'arrive à marcher mieux que je ne le pensais, sans avoir trop mal. Peut-être que mes genoux ne sont pas si abîmés, même s'ils m'obligent à progresser en boitillant et de travers comme ces vieux camions aux châssis tordus que l'on voit sur les pistes de la région. Ils visent nos genoux pas seulement pour nous faire mal. Estropier les captifs fait partie de la leçon d'humiliation. Seuls les Américains et les Anglais sont épargnés. Au début, nous nous étonnions de ce traitement de faveur ; l'un d'entre nous murmurait : « Sales Ricains, ils s'en sortent toujours mieux que nous, les salopards de Brits aussi. » Nous avons fini par deviner que c'était parce qu'ils étaient promis à un autre avenir.

Ils sont partis. Partis, partis. Partis pour toujours. Et moi, j'ai quitté l'éternité pour retrouver le temps qu'il me reste. C'est un autre temps que celui de l'Usine, qui était une espèce de substance molle, lourde, inconsistante, une pâte que l'on ne pouvait pas modeler, qui se confondait avec la chaleur épaisse et nous étouffait lentement. Ce nouveau temps, c'est celui de la steppe, du ciel bleu de Tolède, celui d'une autre chaleur, très sèche et de plus en plus lourde à porter, mais qui réchauffe tout ce qu'ils ont glacé, celui du chemin de poussière qui cavale devant moi. C'est le temps des vivants. Il bouge, avance au rythme de mes pas, il bat l'air avec les ailes de la grosse mouette que je continue d'apercevoir.

C'est Lui qui m'a fait quitter les cercles de la fin du temps. Il ne m'a pas abandonné. Il a toujours été là, même quand je doutais de jamais pouvoir m'en tirer. C'est Lui qui m'envoyait l'ange. Parfois, c'était un rêve. Parfois, c'était la voix de Jon qui essayait de m'apaiser. Lui, le condamné, allait jusqu'à prier pour que je m'en sorte. Jusqu'au jour où il ne l'a plus fait. À cause de ma faute, l'équivalent d'un péché mortel. Après, l'ange n'est plus venu me voir. Et je suis resté seul avec ce péché commis malgré moi.

Ceux qui me l'ont fait commettre sont partis mais il ne faut pas pour autant qu'Il renonce à me pardonner et m'abandonne. Pas avant d'avoir franchi la frontière. Je retrouve la prière de l'enfance.

Seigneur, Tu ne m'as pas abandonné. Tu m'as envoyé ton ange. Tu as protégé ta brebis, fût-elle la plus peureuse et la plus honteuse du troupeau.

Notre Père qui es aux cieux

Que ton Nom soit *sacrifié*

Alexandre

Paris, place du Trocadéro

La Boîte n'aimerait guère me savoir en maraude par ici. Comme elle se méfie toujours des diplomates qui viennent empiéter sur ses plates-bandes, et qu'elle nous prend de surcroît pour des amateurs, elle se ferait un plaisir d'en aviser le Quai d'Orsay. Mon détachement ne serait pas annulé, ni ma mission raclée, mais on me ferait les gros yeux et on ajouterait quelques lignes à mon dossier.

Je n'ai donc pas avisé la Boîte que je venais chaque jour pour l'observer, de façon presque maladive. La tentation est trop forte. J'ai besoin de le voir, lui. De les voir ensemble, lui et celle qui doit le rejoindre à sa table. De les voir tous les trois, même, si l'on compte le moustachu à gros bras sinistrement endimanché qui assure sa sécurité.

J'aime à penser que l'adjectif « engoncé » a été créé pour ce type de balourd. Que ce soit à Damas, Bagdad, Riyad, Tripoli, Le Caire, on ne leur a jamais appris à s'asseoir correctement dans les fauteuils des hôtels ou des restaurants où ils passent pourtant une bonne partie de leur existence à surveiller les entrées des uns, les sorties des autres.

Dans tout ce qui est fauteuil, banquette ou canapé, ils se laissent choir, s'y affaissent, s'y engloutissent, tels les rescapés d'un ordre ancien où l'avachissement était la valeur suprême.

Nous avons beau être à Paris, place du Trocadéro, leurs habitudes ne changent pas. Pas plus que leur mise, toujours la même. Comme ses autres frères de gris, le garde du corps du Maréchal est habillé d'une veste croisée à trois boutons et d'un pantalon trop large. Comme les autres, il est plutôt gras. Me revient le souvenir d'une photo en noir et blanc exposée dans la vitrine d'une boutique de Marrakech où l'on voyait le roi Mohammed VI en djellaba blanche impeccable défiler dans une décapotable avec, courant à ses côtés ou derrière lui, ses gardes du corps, leur ventre dessinant une belle concavité, transpirant et cherchant à reprendre leur souffle, ayant visiblement oublié que la discipline physique doit accompagner leur fonction.

À quelques mètres de l'homme de main, le Maréchal est assis seul à une autre table et l'ignore tout à fait. Lui, la vieille baderne, se tient raide comme un piquet. À chaque fille qui passe, il cherche à se redresser encore un peu plus, relevant le menton dans l'attitude du caniche qui essaie de faire le beau pour recevoir un su-sucre. Il adresse à la belle inconnue de larges sourires qu'il veut charmeurs mais qui ne sont que les grimaces d'un fauve depuis longtemps dompté par les années, la perte de son pouvoir et l'exil. Ses sourires étaient autrement plus carnassiers du temps où il sévissait à Damas et n'avait pas de dents branlantes ou fausses.

Au moins est-il toujours coquet, le Maréchal, dans son costume d'alpaga qui le fait ressembler à un vieux colonial de roman, la moustache et le cheveu d'un blanc immaculé. Il fait beaucoup plus jeune que ses quatre-vingts et quelques printemps. Est-ce grâce à Gina Lolobridgida, dont il se vante d'avoir été l'amant passionné, prétendant même qu'elle aura été le grand amour de sa vie ? Ou à cette miss Univers, une Libanaise aujourd'hui bien oubliée, à laquelle il adressait des poèmes d'amour fou mais à ce point lourdeaux qu'on les eût crus écrits au pistolet de pâtissier et qu'il publiait dans sa

propre maison d'édition. Ou grâce aux quelques dizaines de starlettes – il en a dressé une liste rapide dans ses Mémoires – qu'il entraînait dans son salon aux murs tapissés de médailles et de décorations de toutes sortes, lui qui n'avait jamais entendu une balle siffloter à ses oreilles.

Il a confié, toujours à ses Mémoires, que ce n'était pas l'amour qu'il trouvait le plus fatigant mais les signatures des condamnations à mort d'opposants politiques qu'il se devait de parapher en tant que ministre de la Défense. Certaines années, il se plaignait d'avoir à avaliser une centaine de pendaisons par jour. Si j'avais été historien, j'aurais eu l'esprit mal tourné : j'aurais cherché à savoir s'il prenait le stylo des exécutions avant ou après la passe d'amour. Et dire que les futurs pendus ne savaient pas qu'ils allaient périr de la main qui venait de caresser – ou allait le faire – la plus somptueuse des croupes, la plus arrogante des poitrines. Comme elle sentait bon, cette main de la mort qui avait recueilli tous les parfums de la beauté.

Nos regards s'effleurent et je ne peux y saisir qu'une impression de grande fatuité, la même qui m'a frappé lorsque je l'ai brièvement vu à Damas, le temps d'une poignée de main, à son bureau du ministère. Pour tous ceux qui le rencontrent, il est difficile de croire qu'il a été le patron des armées syriennes, une position qu'il a occupée pendant tout l'interminable règne d'Hafez al-Assad, puis les premières années de son fils Bachar, avant de faire défection et se réfugier à Paris quand il a cru que celui-ci risquait d'être renversé par l'insurrection.

L'histoire d'amour avec Gina Lolobridgida était-elle véridique ? Pourquoi voulons-nous à tout prix le savoir ? Est-ce parce que nous aimons trop les belles actrices que nous les voulons étrangères à la fange ? Que nous souhaitons qu'il ne s'agisse que d'une vantardise de la part du lourdaud déguisé en maréchal, qui, lorsqu'il était au faîte de sa gloire, arborait

une casquette large comme une piste d'atterrissage et des médailles en rangs serrés comme les phalanges grecques à Salamine.

Une confidence de sa part trotte dans ma mémoire. Je l'ai lue dans *Al-Bayan*, un quotidien de Dubaï, quand j'étais en poste à Damas. Il y reconnaît avoir donné le feu vert aux attaques-suicides qui ont tué 241 marines américains et 58 parachutistes français en 1983 à Beyrouth, mais que, pour ne pas peiner sa sublime Italienne, il a fait épargner les *bersagliers*, ces soldats à plumet qui participaient eux aussi à la Force multinationale. Il a eu cette phrase touchante : « Je ne voulais pas qu'une seule larme coule des beaux yeux de Gina. » Des années plus tard, lorsque l'actrice a reçu la Légion d'honneur des mains de Jacques Chirac, il lui avait envoyé cet hommage : « Que la médaille a de la chance d'être sur ta poitrine. »

Cette fois, nos yeux se croisent mais il ne me reconnaît pas. Ou plutôt son attention est accaparée par une grande et jolie fille, très brune, très maquillée alors qu'elle n'a pas besoin de l'être, sans doute une de ces Libanaises qu'il affectionne – la brasserie est l'un des lieux de rendez-vous des Levantins de Paris – qui s'est assise à une table voisine. Il tourne son regard pour la déshabiller ouvertement de la tête aux pieds.

Bravo Maréchal, vous ne changerez jamais.

Pendant les années soixante-dix et quatre-vingt, son terrain de chasse de prédilection était la piscine du Sheraton de Damas où, avec son téléobjectif, il photographiait les naïades. Ses clichés, il les faisait développer par ses services afin d'entrer en contact avec elles. En 1982, lors du siège de Beyrouth par l'armée israélienne, une brigade syrienne n'a pas pu se retirer à temps d'un quartier de la ville. Tout le monde en Syrie s'inquiétait de savoir si elle allait pouvoir sortir du piège ou finir écrasée sous les bombes. Mais lui, le ministre de la Guerre en exercice, papillonnait en short et polo blancs

impeccables et continuait chaque après-midi de tourner, comme un gros bourdon, autour des demoiselles en maillot de bain du Sheraton.

Je pourrais passer des heures à l'observer sans savoir pourquoi. Il n'a pourtant rien d'un animal sauvage. C'est plutôt un père tranquille qui a monté les échelons du pouvoir grâce à une absence totale de scrupules et sa servilité à l'égard de son maître. Il a toujours été un cabot fidèle. Au début des années quatre-vingt, quand Hafez al-Assad, hospitalisé et salement affaibli par une attaque cardiaque, a failli être renversé par son frère Rifaat et que Paris, sans attendre, s'est rangé aux côtés du comploteur, il n'a pas failli. Il est resté à ses côtés. Le dictateur ayant repris le contrôle du pays, il a récompensé royalement ceux qui avaient témoigné de leur loyauté. Le Maréchal a pu dès lors tout se permettre.

Je connais la personne que le Maréchal attend dans la brasserie. C'est pour elle aussi, pour la part de mystère qu'elle cache derrière son charme magnétique, que je suis à l'affût.

Daniel

Bagdad, quartier de Jadryia

L'été à Bagdad, et jusqu'à la fin de l'automne, la chaleur vous dégringole sur les épaules, la nuque et le crâne comme un canapé qui tomberait du troisième étage. Et même du sixième si on sort de l'un de ces hôtels de luxe que l'air conditionné, manié avec cette violence propre à la Mésopotamie, transforme en annexes du pôle Nord avant le réchauffement climatique. On se sent groggy, on chancelle un peu, on cherche son souffle mais, en poussant un pied devant l'autre, on s'aperçoit qu'on tient suffisamment debout pour avancer cahin-caha sur le trottoir crevassé. Heureusement, je ne vais pas bien loin : mon chauffeur m'a rejoint et m'ouvre la porte. Je me laisse tomber sur le siège arrière et je respire avec avidité le souffle glacé de la climatisation.

Ça m'a quand même fait du bien de marcher quelques centaines de mètres dans la rue transformée en four à micro-ondes. Je viens d'avoir ma fille au téléphone et on s'est engueulés. Sophie a rompu avec celui qu'elle a pris pour l'homme de sa vie et elle me reproche de ne pas être en France pour la consoler. J'aurais dû l'écouter attentivement, ne pas la contrarier, la plaindre, évidemment, mais ce qui m'a précipité à Bagdad est sans commune mesure avec son chagrin de jeune fille trahie. J'ai fini par me montrer assez dur

avec elle, Sophie a raccroché brutalement ; et je me fais à présent le reproche de ne pas avoir été assez attentif – d'autant plus que je suis à Bagdad pour rechercher une jeune fille qui lui ressemble sur bien des points.

En dépit de la chaleur inhabituelle pour un mois d'octobre, le ciel de Bagdad est d'un bleu très doux de layette avec des dentelles de nuages frivoles qui s'accordent bien avec le rose bonbon de la clinique Barbie.

Tout le bâtiment est de couleur rose, portes et fenêtres comprises. Sur la façade, des inscriptions en anglais, rédigées avec de grosses lettres blanches, proposent des implants capillaires, de la chirurgie faciale, du botox à gogo, de la liposuccion, des cures de jouvence grâce à des injections de plasma sanguin et toutes sortes de massages. Avec le départ de l'armée américaine et la montée en puissance de l'insurrection islamiste, la guerre est quasiment aux portes de la ville, à moins de quarante kilomètres, et les hôpitaux manquent terriblement de sang. Mais en attendant les égorgeurs djihadistes, on peut toujours aller se refaire une beauté, les seins, les cuisses ou les fesses à la clinique Barbie.

La grosse villa du général est dans la même rue, à quelques centaines de mètres. Il ne fait guère de doute qu'il a choisi d'habiter à proximité de la clinique pour pouvoir y venir quotidiennement chercher l'éternelle jeunesse. Il a même hésité à m'y donner rendez-vous avant d'y renoncer pour des raisons de sécurité.

Trois gardes, chacun avec un modèle différent de kalachnikov, se précipitent en direction de la voiture dès que nous nous arrêtons devant sa maison déguisée en blockhaus. Deux autres pas moins armés que leurs potes jaillissent peu après d'une bicoque en planches recouverte d'une toile de tente et qui ne tient debout qu'en s'appuyant contre le mur d'enceinte.

J'ouvre la fenêtre pour leur faire coucou. Sachant qu'en Irak un accident est vite arrivé, je m'empresse de décliner

mon identité avant que leurs doigts se montrent trop nerveux sur la queue de détente. Je me dépêche aussi de leur dire que je suis attendu. Après une rapide vérification par téléphone, ils me laissent descendre de voiture et se gênent dans un excès de politesse pour me tenir la porte. Les canons et les culasses de leurs fusils sont astiqués comme les godasses d'un chanteur de charme argentin mais leurs abdos font relâche. Ce sont de gros bidons que l'on devine sous leurs polos étriqués avec des bandes horizontales aux couleurs criardes qui me donnent envie de sauter dessus à pieds joints.

Le quartier de Jadrya, où habitent encore nombre d'anciens caciques du régime de Saddam Hussein, se veut chic. La villa s'efforce de l'être. Protégée par de hauts murs, renforcés par des blocs de béton armé qui lui font un second rempart, elle est de couleur sable gris avec des arcades qui dessinent des sourcils épais aux fenêtres quasiment aussi étroites que des meurtrières, pour ne pas laisser passer la lumière trop violente ou d'éventuels shrapnels. Dans l'allée qui longe la demeure, je compte cinq Toyota Cruiser toutes blanches, toutes proprettes, dont trois d'entre elles sont blindées. Est-ce sa paye d'officier à la retraite qui lui vaut une aussi belle flotte ? Ou celle de parlementaire – un député irakien est mieux payé que le président des États-Unis – qui lui permet, via la corruption inhérente à la fonction, de plonger la tête la première dans un océan de pognon, ou encore son rang dans la hiérarchie invisible de sa tribu, les Douleimi, l'une des plus puissantes d'Irak ?

Hamed est un ancien général de cette formidable armée irakienne qui n'a jamais gagné une seule guerre. L'invasion américaine de 2003, qui a renversé Saddam Hussein, l'a envoyé au placard, lui et tous ses frères d'armes. La faute en incombe à un crétin absolu, un certain Paul Bremer, un diplomate à peu près inconnu, qui a été appointé par l'impayable George W. Bush pour administrer l'Irak occupé, lui imposer

une tutelle et faire passer du jour au lendemain le pays de la dictature la plus sanglante à une démocratie de conte de fées. C'est Bremer, devenu une sorte de proconsul, qui a décidé de dissoudre cette grande armée de l'éternelle déroute. C'était la connerie à ne pas faire, il l'a donc faite. Elle a plongé le pays dans l'abîme, coûté la vie à plus d'une centaine de milliers de civils, à pas mal de soldats américains aussi, et fait émerger un pouvoir autoritaire totalement corrompu à dominante chiite. Car cette armée irakienne, si médiocre a-t-elle été, savait mater les insurrections et l'a prouvé à maintes reprises dans le passé. Elle l'aurait fait à nouveau, préférant être aux ordres d'un gouvernement croupion manipulé par les tribus du Pentagone et servir les cow-boys yanquis plutôt que de voir la Mésopotamie éternelle se déliter et éclater dans la violence la plus sauvage et le confessionnalisme le plus exacerbé, chiites contre sunnites, les uns et les autres contre les Kurdes, la troisième composante du pays. Du jour au lendemain, les 11 000 généraux de cette armée pharaonique se sont retrouvés sans emploi. Pas étonnant si une partie d'entre eux ont rejoint l'insurrection qui a démarré peu après.

Mais quand on appartient à un clan dominant de la tribu des Doulaimi, on ne demeure jamais très longtemps à compter les portemanteaux du placard. Le général est devenu homme d'affaires – je l'ai connu à cette époque. Ensuite, il a été élu député de Falloudja pour le compte d'un parti sunnite vaguement nationaliste dont le nom ne veut rien dire, quelque chose comme le Mouvement de la négociation nationale.

Un jeune homme à kalachnikov et aux abdos démissionnaires me fait avancer jusqu'au perron de la villa, là encore protégé par une grosse arcade en béton. Là, m'attend un petit père à moustache qui me lance quelques formules de politesse que j'esquive aisément avant de lui envoyer les miennes dans un arabe dont je n'ai pas trop honte. C'est après que je

vais devoir me surpasser, quand il me faudra discuter avec le général.

L'officier se lève quand j'entre dans son cabinet de travail, une pièce octogonale, matelassée pour atténuer le souffle d'une possible explosion, et sans autre ouverture que la porte d'acier. Le mobilier se résume à un drapeau irakien enroulé sur sa hampe dans un coin, un grand bureau en bois précieux qui dessine une demi-lune et quelques sofas positionnés assez loin du bureau pour montrer que l'occupant des lieux est un grand monsieur. Aucun dossier en vue, sinon ce serait la preuve que l'on manque de collaborateurs pour faire le boulot, mais, bien en évidence, une revue américaine qu'affectionnent les anciens militaires, surtout ceux qui n'ont jamais été sous le feu de l'ennemi : *Guns and Ammo*.

Hamed a une bonne soixantaine d'années. Il les porte bien comme son costume de Savile Row, avec une cravate d'un jaune qui ne fait pas trop cligner les yeux. Il a fait teindre ses cheveux en noir anthracite, de même que sa barbichette et sa moustache, a ajouté des implants sans doute en provenance de la clinique Barbie, ce qui rajeunit son crâne oblong comme un ballon de rugby de quelques semaines. L'officier est petit et sec comme un vieux noyau de datte mais sa poignée de main est franche et fraîche. On se crible de politesses comme des archers à Crécy. Puis on s'assoit face à face dans un canapé aussi profond que le lac Baïkal devant une table basse aux pieds tarabiscotés, tandis que les appareils à air conditionné soufflent sur nous à pleins poumons un vent sibérien. On recommence une bataille de politesses dont aucune n'est sincère. « *Ahlan oua sahlan*. Cela fait si longtemps que l'on ne vous a pas vu à Bagdad. L'Irak ne vous intéresse plus ? Vous n'y avez pas gagné assez d'argent ?

– Vous savez bien que vos amis américains ont raflé tous les contrats. Les miettes du marché qu'ils ont laissées n'étaient

pas suffisantes pour les *contractors* français sans relations qui se cherchent une place sur le marché de la sécurité. »

Il fait mine de sourire, exhibant de grandes dents jaunies par le tabac. Où cache-t-il ses cigares ? Et sa bouteille de whisky ? Je me retiens de le lui demander.

« Vous n'avez pas changé. Vous exagérez toujours. Ici, il suffit d'un seul bon contrat et fortune est faite, non ?

– C'est ce que vos copains m'avaient fait croire pour m'attirer à Bagdad. Peut-être que la chance n'était pas avec moi.

– Allons *habibi*, c'est parce que vous n'êtes pas resté assez longtemps…

– J'aurais bien voulu. Mais il y a eu ce… cette… »

En quelques années, j'ai perdu beaucoup de vocabulaire arabe au point que je ne trouve même plus le mot pour désigner ce qui, à cette époque, nous hantait, matin et soir, à toute heure, l'embuscade, en particulier lors de la traversée de ces bourgades informes, où chaque maison est prolongée par un dédale de cours et d'arrière-cours, et offre un terrain parfait à la guérilla urbaine.

« Le mot c'est *kamin*. C'est bien ce que vous voulez dire ? La racine c'est *kemene*, qui veut dire attaquer par surprise.

– Oui, une *kamin* près de Ramadi. Vous vous la rappelez ? Et celle, à peine moins grave, sur la route de Samara. Vous vous souvenez combien j'ai eu d'hommes blessés en quelques mois ? Cinq, plus cet autre qui s'est fait arracher les deux pattes par une *roadside bomb*. La chance n'était pas de mon côté, c'est pourquoi j'ai arrêté de travailler dans votre beau pays. Une bonne partie de l'argent gagné a servi à financer les frais d'hospitalisation et d'appareillage de mes gars amochés. »

Je marie l'arabe à l'anglais pour me faire comprendre mais sans y parvenir complètement. Il est ravi de me montrer qu'il n'a pas tout saisi.

« Vous avez vraiment oublié notre si belle langue. Vous ne la pratiquez pas assez ? Pourquoi ? Vous faites sûrement des affaires ailleurs au Moyen-Orient, dans des endroits plus calmes, le Golfe peut-être, je me trompe ?

– Ni le Golfe ni nulle part ailleurs. Je suis passé à autre chose. J'ai revendu ma société et, avec l'argent, j'ai acheté quelques vignes. Je m'occupe aussi de chevaux et d'une grande fille, du moins quand elle a des chagrins d'amour. »

Les vignes, il s'en fout, de ma fille aussi mais, à l'évocation des chevaux, son œil s'allume comme si Shéhérazade passait complètement à poil dans mon dos en faisant des entrechats. « Des chevaux, quelle chance ! Des pur-sang arabes ?

– Non, des anglo-arabes. Ils conviennent mieux à nos pays. »

On parle un moment de nos canassons respectifs. Un jeune serviteur habillé de blanc vient nous apporter du thé. Et revient un peu plus tard avec la grosse cafetière traditionnelle à bec de pélican pour nous offrir le café noir et amer de l'hospitalité. On le boit d'un trait dans de minuscules tasses de porcelaine. Après, sachant que l'officier – je n'arrive pas à l'imaginer en parlementaire – ne va jamais me demander les raisons de ma visite, j'entre dans le vif du sujet.

« Général, je veux aller à Falloudja. Vous en êtes l'un des députés. Je sais que vous allez me dire que c'est impossible. Et je pressens que vous allez invoquer des dizaines de bonnes raisons pour m'en dissuader. Mais je dois y aller. Je compte sur vous pour me dire comment faire.

– Mon cher ami, j'avais deviné que vous alliez me demander ce genre de service. Mais voilà des mois que la ville échappe à tout contrôle du gouvernement qui se contente de l'encercler. On s'y bat tous les jours à la périphérie, ou du moins on fait semblant tant cette nouvelle armée est dirigée par une bande d'incapables et de corrompus. Moi-même, si je voulais m'y

rendre, je ne pourrais pas. Ils me captureraient et me tueraient aussitôt. Ou ils me tortureraient toute une nuit avant de m'achever au petit matin.

– Votre tribu est l'une des plus respectées de toute la région, votre clan l'un des plus craints et vous en êtes le chef. Admettons que vous tombiez entre les mains de ceux que vous désignez comme vos ennemis, je suppose qu'ils demanderaient une forte rançon mais ne se permettraient pas de toucher à un seul de vos cheveux.

– Certains groupes proches des tribus, peut-être. Les réseaux Nashqabandis, qui sont devenus très actifs dans la rébellion, me relâcheraient sans doute, car les Doulaimi les ont toujours soutenus. Mais les autres, les hommes de la mort, les *takfiris*, comme on les appelle à Bagdad chez vos amis chiites, je suis certain qu'ils m'assassineraient. Ils m'ont condamné à mort. Je le sais…

– Au risque d'encourir la vengeance de tous les Douleimi, à commencer par ceux de votre clan ?

– Les choses changent, mon cher ami. Vous êtes parti depuis trop longtemps, vous n'en comprenez plus les enjeux. L'Irak est un pays de tribus, vous le savez bien, et la modernité que prétendait imposer le grand Saddam Hussein – que la terre lui soit légère avec la miséricorde d'Allah –, n'a jamais été qu'un leurre, une façade trompeuse. Lui-même n'a fait que jouer les tribus les unes contre les autres, les diviser, les affaiblir, puis les réunir quand il lui fallait faire la guerre. À sa manière, il a participé au désastre d'aujourd'hui même si les Américains avec leur stupide invasion en sont les premiers responsables. Maintenant d'autres acteurs sont venus jouer sur la scène irakienne et ils jouent, tantôt à côté des tribus, tantôt avec elles. Ou contre elles. Moi-même, j'ai du mal à croire que l'Irak dans lequel j'ai vécu va devenir cet Irak terrible qui est celui dans lequel je risque de mourir.

– Les autres acteurs, je crois les connaître un peu.